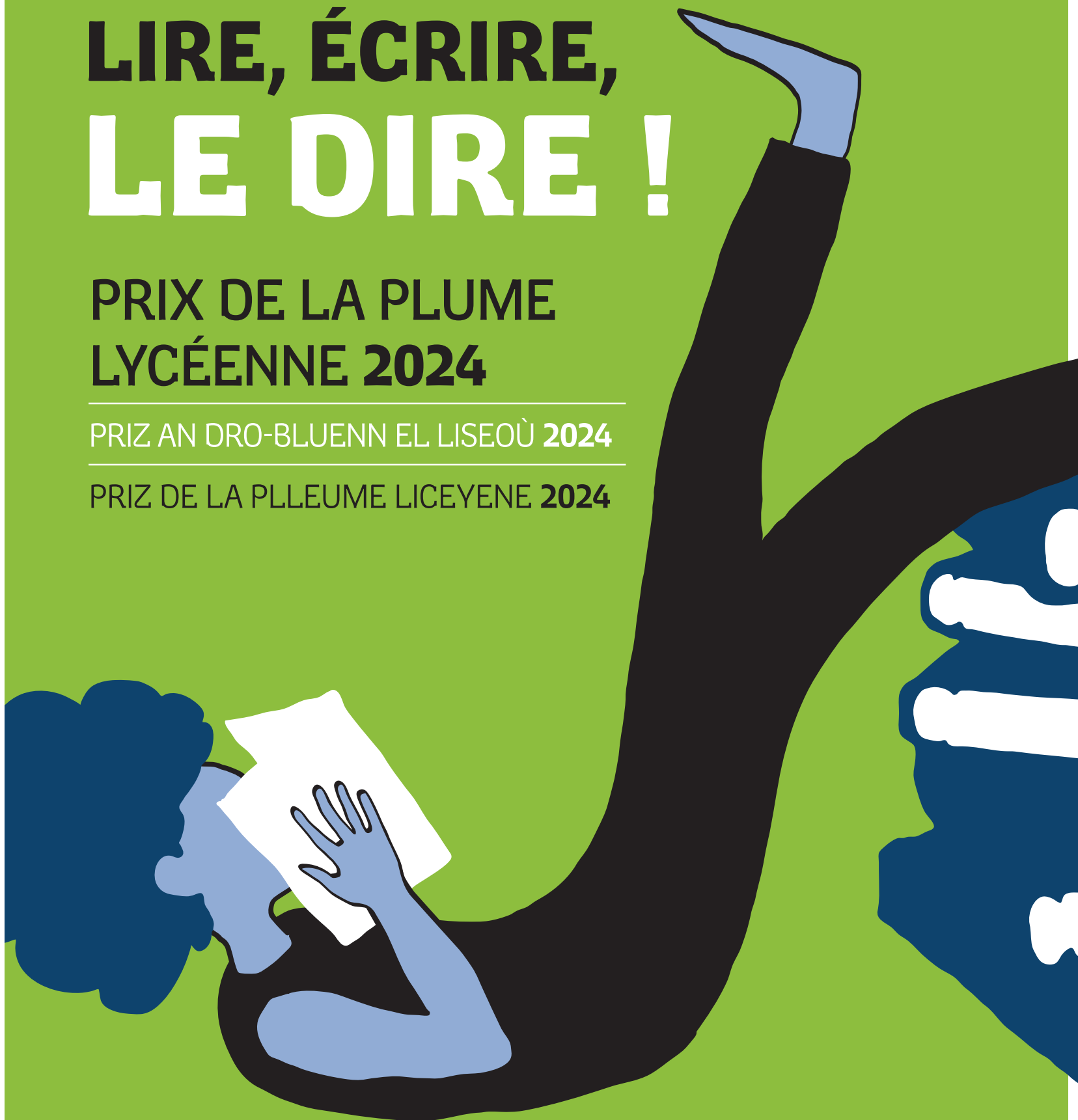


LIRE, ÉCRIRE, LE DIRE !

PRIZ DE LA PLUME LYCÉENNE 2024

PRIZ AN DRO-BLUENN EL LISEOÙ 2024

PRIZ DE LA PLLEUME LICEYENE 2024



ORGANISÉ PAR LA RÉGION BRETAGNE
DANS LE CADRE DU GONCOURT DES LYCÉENS

CATÉGORIE « PRIX DE LA PLUME »

Le 1^{er} prix est attribué à :

Galane ALANOU,

Élève Première HLP au Lycée de l'Elorn à Landerneau

D'après *Madelaine avant l'aube* de Sandrine COLLETTE



De Faim et de Froid

C'est un endroit odieux aux hommes. C'est un lieu à l'écart du monde, qu'aucun pont ne lie aux autres, solitaire, il est perdu sur la Terre. C'est un lieu capricieux qui forge ceux qui l'habitent, qui les transcende, qui les façonne et qui les tue. C'est un lieu qui ne donne rien à ceux qu'il abrite sans labeur, sans sueur, sans fureur de vivre. C'est un lieu sans répit, auquel on se plie ou dans lequel on périt. C'est un lieu qu'on ne situe pas, mais qu'on imagine en fermant les yeux, fier et indifférent. C'est un lieu que seules les saisons ont le pouvoir de faire changer : enjoué en été, mortifère en hiver, le plus souvent c'est un enfer. C'est un lieu qui oblige à se lever chaque matin pour travailler, rentrer exténué, recommencer, à s'en user. C'est un lieu qui vole les forces, les vivres, les espoirs. C'est un lieu qui ne donne pas le choix : à chaque nouvelle aube, c'est le courage ou c'est un adieu. Car c'est un endroit de Faim et de Froid.

C'est une époque qui ne laisse pas paraître la faiblesse. C'est un temps non-daté, celui des grandes famines, celui d'un futur proche, celui des misérables d'aujourd'hui, cela n'est pas dit. C'est un temps où les femmes laissent déborder leur chagrin sur leurs visages éteints, se prennent les mains pour tenir jusqu'au lendemain, ignorant la faim pour tenir jusqu'à la fin. C'est un temps où les hommes envient leurs yeux bouffis et leurs joues mouillées, la chaleur de leurs bras ouverts et le réconfort qu'ils ne demanderont jamais. Chacun dans leur silence, ils ont l'audace de désirer être faibles. C'est un temps où les mariées signent un contrat social avec l'espoir d'au moins se supporter ou d'au mieux s'aimer. C'est un temps où une femme peut être violée par un homme, une épouse frappée par son mari, une fille agressée par son père. C'est un temps où un parent peut voir mourir ses enfants, un par un, impuissant. C'est un temps où la Terre appartient à des maîtres, au pouvoir de vie et de mort, à qui il faut payer des impôts pour un terrain comme pour un four à pain. C'est un temps où la peine de mort est autorisée. C'est un temps sans révolution industrielle, donc sans eau courante, sans technologie et sans électricité, où la Terre domine les Hommes et non l'inverse. C'est un temps auquel on ne survit pas. Car c'est une époque de Faim et de Froid.

C'est un personnage de feu. C'est une fille de faim, qui dans son errance, rencontre une seconde chance. C'est une fille sauvage, bestiale, primitive. C'est une fille qui sort des bois, débarque, et commet l'impossible, l'impensable : briser ce qui était immuable dans cet endroit redoutable. C'est une fille qui mange si elle a faim, qui se défend si elle est agressée et qui exige ce qui lui est refusé. C'est une fille qui a un instinct de survie qui ne lui permet pas d'être démunie. C'est une fille qui épaissit sa soupe avec de la craie, des aiguilles de pin ou des racines de plante. C'est une fille de démesure, qui ne connaît ni les interdits, ni les risques, ni les peurs. C'est une fille dont l'esprit dépasse le corps. C'est une fille adoptée par deux femmes, l'une ne pouvant pas avoir d'enfant, et l'autre n'ayant pas eu de fille. C'est une fille qui n'a pas encore été socialisée, et qui pense donc pouvoir tout faire implorer. C'est une fille forgée par l'époque, adoptée par le lieu et soumise aux deux. Car c'est un personnage de Faim et de Froid.

C'est une œuvre vaste, imprégnée par la Famille, la Transmission, la Terre, la Révolte et la Dureté. C'est un livre qui fait ressentir la cruauté de la ruralité, de la pauvreté et de la vie d'opprimé, du point de vue des chairs qui les subissent et des âmes qui en pâtissent. C'est un livre qui nous rappelle ce à quoi la vie ressemble quand la Terre a plus de pouvoir sur nous que nous sur elle, qui nous remémore notre impuissance en réveillant tous nos sens, de sorte que nous ne puissions pas ressortir de cette lecture indifférents. C'est un livre original, au narrateur marginal, dont la précision des mots peut nous emporter plus loin qu'à l'accoutumée, et dont on ressort désolé. C'est un livre déroutant, car la fin ne devrait pas être ainsi. C'est un livre inquiétant, car il est tristement réaliste. C'est un livre dont on retient la force des personnages qui retiennent des maux sous leurs peaux avec la force de leurs os, à qui l'autrice prête ses mots pour que leur réalité ne reste pas isolée dans leur hameau esseulé. C'est un livre d'espoir et d'effroi, dont on sort en se demandant s'il est le symbole de l'aube d'un monde révolutionnaire ou de l'aube d'un monde brisé. Car c'est un livre de Faim et de Froid.

Le 2^e prix est attribué à :

Gabrielle PETE

Élève en Première HLP au Lycée Dupuy de Lôme à Lorient

D'après *Houris* de Kamel DAOUD



Une voix pour panser

Dans ce roman, vie et mort résonnent comme les deux tranchants d'un même couteau d'or. Pour l'une comme pour l'autre, leur fatalité est une réalité. La frontière entre les deux ne tient qu'à un fil tandis que les intégristes utilisent ce dernier pour tuer. « Décennie noire » ou « Années de plomb ». Cette guerre porte bien ses noms. Tous ceux qui s'opposeront (ou pas) aux Groupes Islamistes Armés subiront le même sort que les bêtes sacrifiées : leurs têtes rouleront dans la poussière d'une Algérie meurtrie.

Avec *Houris*, Kamel Daoud prend le parti, délicat, de libérer une vérité trop longtemps reniée en suivant la destinée d'Aube. Une jeune femme qui porte sur son cou un sourire, souvenir d'une nuit où l'on voulut lui arracher la vie. Devenue donc un rare témoin d'une guerre trop vite répudiée, quinze ans plus tard personne n'ose la regarder dans les yeux car aucun n'est prêt à voir la vérité en face. Aube tente de renouer avec son passé pour trouver des réponses aux questions qu'elle se pose sur la fille qui grandit dans son ventre. « *Je t'évite de naître pour t'éviter de mourir à chaque instant.* »

La détermination d'Aube pour achever sa quête, qui est aussi celle de Kamel Daoud, m'évoque Sana, la jeune sœur, dans *Les Graines du Figuier Sauvage*, chef d'œuvre de Mohammad Rasoulof, dans lequel on suit, à Téhéran, à travers la vie d'une famille, la révolte « Femme, Vie, Liberté ». Trois mots. Simples, beaux, qui semblent pourtant incompatibles. Avec *Houris*, nous pourrions en ajouter un quatrième. Voix. Comment se faire entendre si personne ne nous écoute ? Si même notre voix en plus de notre corps n'est pas respectée, que nous reste-t-il ? Dans certains pays, avoir ou non voix au chapitre ne change rien. « *Notre belle voix s'élèvera toujours dans la honte des hommes.* »

J'ai l'habitude de tourner les pages des livres mais je n'aurais pu imaginer en ouvrant celui-ci qu'Aube et l'Histoire qui pèse sur elle allaient à ce point me toucher. A travers l'horreur racontée d'une guerre dont j'ignorais jusqu'alors l'existence, se révèle un amour. Un amour vrai, puissant, libérateur. Qui nous murmure à l'oreille de ne pas s'arrêter de vivre, même après avoir frôlé la mort. De continuer de vivre pour « *les aimés que la vie exila* » (Verlaine). Laisser dans notre être une place pour le bonheur.

Il y a dans l'écriture une forme de poésie, discrète, qui illumine le livre. Une beauté des mots choisis qui nous emporte là où l'auteur le souhaite. A l'intérieur même de ces corps-là qui luttent pour survivre et non pour vivre. « *Je veux que tu lui parles à ma sœur, et que tu négocies pour nous deux le droit de vie ou le devoir de mort.* »

La liaison entre la première et la dernière page pousse plus loin encore l'achèvement de la quête. On passe d'une part au tout. De l'indifférence à l'amour. Et la voix d'un autre romancier algérien, un certain Albert Camus, de résonner comme un écho à celle de Kamel Daoud : « *Ce n'est finalement au plus fort de l'hiver que j'ai compris qu'il existait en moi un invincible printemps.* »

CATÉGORIE « PRIX DE LA PLUME »

Le 3^e prix est attribué à :

Laina MOUGEL,
Élève en Première au Lycée Jean Macé à Lanester
D'après *Les guerriers de l'hiver* d'Olivier NOREK



Le Combat d'hiver

Cher Monsieur Norek,

Je ne vous cacherais rien : lire votre livre n'a pas été facile. Ce fut une expérience dure et immersive. Vous nous racontez l'histoire de la Guerre d'Hiver. Or ouvrir et lire votre livre ce n'est pas lire la guerre. C'est la vivre.

Les mots sur le papier ne tardent pas à devenir autre, un décor s'érige au fil des pages. D'abord une forêt, un renard, un rayon de soleil. Le silence verdoyant de la forêt et les mille empreintes de pas, le son feutré de petites pattes galopant dans les bois. La nature.

Puis l'environnement change. Je quitte la clarté finlandaise et plonge dans les couloirs sombres des bureaux de l'Etat. Parmi les personnages, je ne semble être qu'une ombre qui se promène, apercevant ici une table à la longueur infinie, là une série de portraits à la même effigie sanglante. Je m'efforce d'être aussi silencieuse qu'une souris. Une souris blanche dans tout ce rouge. Plongée dans la pénombre, j'assiste aux négociations, aux stratégies et manœuvres politiques. Recroquevillée dans mon coin, j'observe les coulisses du massacre.

Brusquement, je me trouve projetée face contre terre, la bouche pleine de neige et de cendres. Face à moi, des fermes en feu. Soudain le premier coup résonne, mon estomac sursaute, je vois un homme tomber. « *Il faut toujours un premier mort* », nous dites-vous. Tout se bouscule autour de moi, on se presse, on piétine, on a peur. Moi aussi je panique, j'attrape mon fusil précipitamment, et sans même viser, je tire dans le tas, à l'aveuglette.

Alors débutent les embuscades, les pièges et les longues marches à perdre haleine. L'Horreur nous court après et nous force à tuer, surtout Simo qui sait si bien tirer. Il apprend peu à peu à rester de longues heures sans faire le moindre mouvement. Le jeune homme, peu à peu, devient une légende, un tireur d'élite forgé contre son gré. Et à mesure que les animaux vident les forêts, les combats les emplissent et les feuilles rougissent. Pourtant Simo n'oublie pas ce que cela fait de vivre dans un pays en paix. La Mort Blanche, comme on le nomme, nous rappelle l'importance de la sérénité.

Je me retrouve bientôt à courir au milieu d'arbres enneigés, le gel s'accroche désespérément aux branches, oreilles, doigts : il faut tout couper. J'entre dans l'hiver. Chaque jour, on attend des nouvelles de la famille ; la nuit, c'est seulement l'insomnie qui nous rend visite.

La guerre, encore, durant des jours, des semaines, des mois, jusqu'à la trêve. Je ne comprends pas quand ça s'arrête, je veux encore me battre, au corps à corps, jusqu'à la mort.

Lorsque le livre se referme, je me sens comme un animal blessé. Mes oreilles bourdonnent et le monde est comme assourdi. Je ne respire plus que l'odeur dégagée par les cadavres en décomposition. Le goût du sang coule sur ma langue. Mon corps est froid, je ne sens plus vraiment ce que touchent mes doigts, peut-être moi, peut-être pas. Le gel a enveloppé mon cœur devenu insensible. Après tout ça, mes yeux sont morts de fatigue, ils se ferment, engourdis, mais lorsque je reprends pied sur le sol, la réalité force mes paupières à se relever et je me retrouve à nouveau dans mon corps : humaine du XXI^e siècle.

Grâce à votre livre, Monsieur Norek, j'ai appréhendé la guerre sous toutes ses coutures. Je me suis familiarisée avec elle et me suis plongée corps et âme dans ce carnage le plus total. J'ai éprouvé toute la dimension animale que l'on peut y trouver. Pour m'avoir fait changer de peau, merci.

Laina

CATÉGORIE « PRIX DE LA PLUME »

Le 4^e prix est attribué à :

Emma BIARD,

Élève en Première HLP au Lycée Dupuy de Lôme à Lorient

D'après *La vie meilleure* d'Etienne KERN



Lettre à Emile Coué, le tueur dissimulé

Cher Emile Coué,

Récemment, j'ai eu vent de vos exploits. Partout dans les rues, on ne parle plus que du « père de la pensée positive ». Partout dans les magasins, on vante vos miracles.

J'ai une amie, Edith, originaire de Troyes, comme vous. Elle me dit que vous êtes la fierté de cette petite ville. Bien sûr, Edith applique vos méthodes. Chaque jour, elle se répète face à son miroir légèrement vieilli par le temps qu'elle va mieux de jour en jour, et qu'elle ira encore mieux demain. Elle est comme ce miroir, Edith, vieillie par le temps.

Aujourd'hui, c'est l'hiver, le temps est maussade comme Edith. Ses cheveux tombent comme la neige des nuages. Mais tout va bien. Elle va mieux de jour en jour, et ira encore mieux demain comme elle le dit. Edith, elle croit en vos méthodes, elle croit aux miracles, elle croit en vous.

Aujourd'hui, c'est le printemps. Je crois qu'elle est malade, Edith. Son teint ne fleurit plus. « Ne t'inquiète pas » me répète-t-elle, « je vais mieux, je retrouverai la santé ». Elle y croit encore, ou plutôt, elle veut y croire.

Aujourd'hui, c'est l'été. Le mari d'Edith est décédé, elle pleure. Elle sanglote à en perdre la tête, Edith. Elle ne sait plus si elle doit y croire. Elle est maintenant veuve, sans enfants, sans bonheur, mais elle espère encore. Ses joues se creusent comme la sécheresse du temps. Elle est malade Edith, j'en suis sûre.

Aujourd'hui, c'est l'automne. Son anniversaire approche à grands pas. Mais Edith, elle ne bouge plus, elle ne parle plus, elle pense. Elle pense « je vais mieux de jour en jour et j'irai encore mieux demain ». Edith, elle ne sait faire que ça, imaginer. Un peu comme vous.

Hier, c'était l'hiver. La pluie s'est arrêtée au même moment que le cœur de la rêveuse. Elle s'est envolée, Edith. Peut-être qu'elle avait raison. Peut-être qu'elle va mieux à présent. Peut-être qu'elle vit une vie meilleure.

Aujourd'hui, je vous écris pour vous poser une seule question : avez-vous tué Edith ?

Bien à vous,

Une femme en deuil.

CATÉGORIE « PRIX DE LA PLUME »

Le 5^e prix est attribué à :

Lilia VERDET,

Élève en Terminale HLP au Lycée Sainte Anne-Saint Louis à Sainte-Anne d'Auray

D'après *Les guerriers de l'hiver* d'Olivier NOREK

*

Cartographie d'un conflit

Cher Monsieur Norek,

Lorsque j'ouvre un livre, lorsque je m'aventure dans les premiers mots d'une histoire, je m'attends à la vivre. Je pars à l'aventure. Chaque mot imprimé sur le papier blanc représente le trait d'une carte. Une carte destinée à me guider au travers des événements qui vont tracer le chemin de mon aventure dans ce nouveau livre. Nous ne savons jamais ce que nous allons découvrir au fil de ces nouvelles péripéties. Douleur? Souffrance? Joie? Amour? Amitié? Fraternité? Chaque lettre, chaque point, chaque virgule tracent les montagnes ou les calmes plaines de cette carte. Le lecteur suit le chemin que lui a dessiné l'auteur.

Alors, comme tant d'autres lecteurs, d'autres aventuriers, je me suis évadé en Finlande. J'ai suivi le couloir tracé par vous dans ce nouveau monde, cher auteur, sans pouvoir m'en éclipser. J'ai laissé ce train me conduire dans un endroit inconnu, vers un avenir inconnu. J'ai marché sur la couverture blanche et poudreuse qui recouvre les paysages de ce pays récemment indépendant. J'ai marché aux côtés des amants qui s'embrassent sur le quai de la gare sans savoir s'ils se reverront un jour. J'ai marché aux côtés de frères nés de différentes mères qui prient pour ne pas perdre leur âme sœur retrouvée. J'ai pleuré avec les parents qui disaient au revoir à leur enfant en espérant que ce ne soit pas un adieu. Puis mon cœur s'est brisé à la pensée des jolies petites mains potelées des enfants qui enlacent leurs parents avant de partir sans savoir s'ils reviendront un jour...

Puis j'ai vu les soldats devenir des pièces sur un échiquier. Certains sont devenus des tours, des cavaliers, des reines ou des rois, mais peu importe finalement car ils restent tous des pions entre les mains de ceux qui donnent les ordres. Ces stratèges qui tiennent la vie de ces hommes entre leurs mains vont les manipuler de différentes façons avant de choisir de les sacrifier car de toute façon « ce ne sont que des pions, ce sont des pièces que l'on considère les moins importantes... Ce n'est pas si grave s'ils deviennent de la chair à canon ». J'ai ri, j'ai aimé, j'ai respiré au même rythme que ces hommes et ces femmes dont le cœur et les poumons battaient au même rythme que la Finlande... J'ai eu peur comme ces guerriers envoyés au front pour servir les desseins d'un seul homme. Et finalement, j'ai pleuré. Les larmes qui ont quitté mon corps comme la vie quittait ces victimes d'une guerre qui aurait pu être évitée... Mais comment demander à la faucheuse de nous épargner quand le sort de notre vie a été décidé par celui qui détient tous les pouvoirs ? Alors même que cet assassin est assis au coin du feu pendant que certaines deviennent veuves et d'autres orphelins.

Les montagnes étaient si hautes et si dures à escalader. Pourtant elles étaient nécessaires. Monsieur Norek, ce chemin que vous avez tracé est dur : les passages sont étroits, le chemin est long et on voit des choses que nous aurions préféré ne jamais avoir vues, peut-être pour se protéger ? Qui sait... L'ignorance est parfois moins amère que la réalité... Et malgré tout, nous sommes transportés dans cet univers qui existait il y a moins de cent ans. Sous ces aspects de roman, *Les guerriers de l'hiver* nous offre un aperçu de l'horreur, des atrocités humaines. Mais, Monsieur, vous nous avez aussi montré la beauté de l'humain, de son amour, de sa force si elle est correctement utilisée car ce n'est pas parce que l'on peut que l'on doit. Pouvoir ou devoir, c'est finalement toute la complexité de notre monde. Si tout le monde se posait cette question, nos mondes, qu'ils soient blancs comme la neige, chauds et secs comme le désert ou encore verts et humides comme la jungle ne seraient pas recouverts du rouge carmin qui est censé faire battre nos cœurs. Les corps ne devraient pas se vider de leur sang. Mais comme la neige recouvre chaque matin le sol qui, quelques heures avant, était témoin de massacres, la neige recouvre aussi nos esprits effaçant les souvenirs de ceux qui sont morts pour leur pays: pères, mères, sœurs ou frères qui ont combattu pour l'avenir de leur descendance.

Je vous remercie, cher Monsieur Norek, de nous avoir tracé cette carte, d'avoir déneigé nos esprits d'un événement trop souvent oublié par les manuels d'histoire.

Sincères salutations.

L.

Le 6^e prix est attribué à :

Julie DEHAYE,

Élève en Première HLP au lycée Saint Joseph-Bossuet à Lannion

D'après *Madelaine avant l'aube* de Sandrine COLLETTE

*

Bran

J'avance douloureusement sur le sentier gelé et à chaque pas la douleur me brûle. Avant je courais pour moins sentir la morsure du froid, elle était là mais moins, engourdie comme un rêve. Maintenant je ne peux plus. J'ai faim.

J'avance doucement. Je lève le nez, si j'essaye d'oublier le sol peut-être m'envolerais-je. Il n'y a pas beaucoup de nuages, le ciel est bleu, la campagne a perdu sa couverture et il fait encore plus froid. Il est tôt, j'ignore si, sur l'horizon caché par les vallées et les arbres, l'horizon derrière lequel il n'y a peut-être rien, peut-être quelque chose. Le soleil s'est levé. La lumière arrive et le froid est plus intense. La lumière jaune et froide de l'hiver. La lumière de la mort.

C'est en hiver qu'elle est morte, baignée dans cette lumière de l'aube froide. J'étais petit, plus encore que maintenant, mais je m'en souviens, elle, allongée par terre, épuisée, entourée de mes frères, mourir. Après ce n'était plus elle, c'était le maître et le bâton, et la chasse et moi battu derrière, inutile.

Je frissonne. Je continue ma marche dans la brume qui s'élève des champs froids, désertés de toute vie. Ça fait longtemps. Trop longtemps que je vois un soleil froid se lever, que j'entends mon estomac gronder, que j'ai mal à chaque pas. Au début j'étais presque joyeux. On me chassait, je ne chasserais plus, je ne serais plus battu par le maître, moi qui étais trop petit, trop faible face à mes frères qui eux sont restés. Je trouvais des souris, des mulots, parfois un oiseau blessé, je mangeais et je marchais, courais, seul et heureux de mon errance.

Puis l'hiver. En une nuit, l'air dur, le sol meurtrier, les petits animaux cachés dans les bois. Alors les racines, les fruits et la faim, la douleur. J'ai essayé d'abandonner. De me laisser mourir par terre mais c'était si froid, plus douloureux que de tenir et de marcher, j'ai continué. Bouger réchauffe, pas assez mais ça rassure – Presque.

Le chemin tourne, je vois apparaître au bas d'une pente, au creux d'un vallon, un village surmonté d'une colline, sur cette colline des fermes, et tout entouré de champs gelés, morts et silencieux. Je me redresse un peu. A manger, peut-être, enfin.

Je ne descends pas la pente, – je la dévale, je la glisse, je rappe le sentier et ça fait mal mais pas plus mal que le froid et au bout, peut-être au bout, enfin – et j'arrive en bas.

Et la faim.

Le village est désert. Les portes sont fermées, les fours sont éteints, les cheminées crachent une fumée maigre, maigre comme le feu qu'il y a en-dessous. Il y a le froid. S'il y a le froid, il y a la faim, il y a la mort, la maladie, la tristesse. Je gémis de désespoir. On ne me nourrira pas ici, je nourrirai les autres si on me trouve. Lentement, je marche, ma joie envolée a encore creusé le trou dans mon ventre. Je travers le village. Qu'ils me trouvent, qu'on me voie et me tue enfin, enfin plus de froid, enfin plus de faim.

Un courant d'air me glace le dos, une porte s'ouvre violemment, le battant craque, à l'intérieur on crie, qu'on ferme, le froid rentre, mais le froid était déjà là, on ferme pour faire comme si. A l'intérieur, j'ai vu, il y a deux femmes et un homme. Un homme allongé tremblant, pas de froid, sûrement pas, mais de maladie et la plus âgée des femmes lui donne à boire.

Je continue d'avancer. Même les hommes meurent alors moi, moi petit, fragile, je n'en ai plus pour longtemps. J'en vacille. Je m'arrête un moment, le gel me mord. J'entends le cri de la porte.

Des pas, des pas pressés sur le chemin glacé. On s'arrête – qui s'arrête alors qu'il fait si froid ? – Je me retourne. La femme qui faisait boire me regarde, accroupie. Elle me prend dans ses bras, me caresse la tête de sa main froide, froide mais douce de tendresse. Elle chuchote, elle monte aux Montées et chuchote encore, elle rentre, elle répète près du feu loin du froid.

Bran.

CATÉGORIE « PRIX DE LA PLUME »

Le 7^e prix est attribué à :

Emma SAFFRÉ,

Élève en Première au lycée Saint-Paul à Vannes

D'après *Jour de ressac* de Maylis de KERANGAL

*

Entre

Entre ville et mer. Entre présent et souvenir.

Voilà le voyage que nous propose *Jour de ressac*.

Entre ville et mer. Elle, nous narre ses retrouvailles avec la ville de son enfance. Bordée par la mer. La mer, qui, en un froid jour de ressac, l'a rejeté, lui, sur la digue Nord. La mer, qui, par ses remous, ses tumultes, ses périls, réveille et révèle. Elle fait se souvenir ? elle éclaircit le présent. La ville de son enfance. Sa ville. Et par ville : quelle ville ! Cette ville, c'est une ville qui est vraiment ville entre toutes. C'est une ville de béton. Sans le bois du passé. Détruite par la guerre. C'est une ville reconstruite vers le futur. D'espoir, et d'avenir. C'est encore, une ville, comme les autres. Une ville où l'on vit, où l'on aime, où l'on déteste. Une ville d'où l'on part. une ville où l'on revient.

Dont on se souvient.

Entre présent et souvenirs. Et l'on vogue, au gré de la mer de la ville, avec elle. Aujourd'hui, elle est certaine d'hier. Et hier, c'est cette ville. Elle. Dans cette ville. Elle. Et lui. Aujourd'hui, c'est de nouveau lui, amené par cette mer, de cette ville. Par le ressac. Lui, qui, comme dans ses souvenirs, avait dans la poche de son jean son numéro. Aujourd'hui, elle est certaine qu'elle ne le connaît pas. Et puis elle se rappelle d'hier. Elle retrouve les souvenirs, éloignés des rivages de sa mémoire par la mer. Les souvenirs de cette ville où elle a aimé. Détesté. Cette ville d'où ils sont partis. Et parce qu'elle se souvient, elle doute. Dans cette ville. Elle. Et lui. Hier. Elle s'en souvient ! Mais aujourd'hui... le présent et le passé s'entremêlent. Elle ne sait plus. Elle est partie, hier. Elle est revenue, aujourd'hui, parce qu'elle s'est souvenue. Lui aussi est parti, il est maintenant un souvenir. Et aujourd'hui ? Se souvient-il ?

Revient-il ?

Elle est là. Entre ville et mer. Entre sa ville, et la mer de sa ville. Entre présent et souvenirs. Son présent. Leurs souvenirs.

Eux. Elle et lui. Hier.

Elle, toujours. Aujourd'hui. Et lui ?

CATÉGORIE « PRIX DE LA PLUME »

Le 8^e prix est attribué à :

Pauline ALDAYA,

Élève en Première HLP au lycée Dupuy de Lôme à Lorient

D'après *Le club des enfants perdus* de Rebecca LIGHIERI



Remords d'un aigle pour son oisillon (Pantoum)

Belle peau, visage figé.
J'ai dans le cœur un voile blanc.
Grandiose culpabilité,
Swan la garde abusivement.
J'ai dans le cœur un voile blanc.
La Miranda irrégulière !
Swan la garde abusivement.
La douleur de vaines prières.
La Miranda irrégulière !
Je l'ai noyée dans cet abîme.
La douleur de vaines prières.
Sommes-nous vraiment légitimes ?
Je l'ai noyée dans cet abîme.
Elle souffre de cette tendresse,
Sommes-nous vraiment légitimes ?
La douleur se drogue et nous laisse,
Elle souffre de cette tendresse.
Cette pourriture la poursuit.
La douleur se drogue et nous laisse,
L'assourdissant côté du bruit,
Cette pourriture la poursuit.
Un fastueux jeu théâtral,
L'assourdissant côté du bruit,
Maintenant un creux abyssal.
Un fastueux jeu théâtral.
Un club des plus tortionnaires.
Maintenant un creux abyssal.
Et moi, coupable d'adultère,
Un club des plus tortionnaires,
Anesthésie puis guérison,
Et moi, coupable d'adultère,
Raisons et hallucinations.
Anesthésie puis guérison,
Birke, ego, enfance pourrie.
Raisons et hallucinations,
Une inapprochable accalmie !
Birke, ego, enfance pourrie,
Bien cachés : l'envol et la mort,
Une inapprochable accalmie !
Adieu ma chérie, mon trésor.
Bien cachés : l'envol et la mort,
Vivre et tomber, éternité.
Adieu ma chérie, mon trésor,
Nous serons là pour t'enterrer.
Vivre et tomber, éternité,
Dans Le Club des enfants perdus.
Nous serons là pour t'enterrer.
Belle peau, visage figé.

Le 1^{er} prix ex-aequo est attribué à :

Yaëlle VERSHUEREN,

Élève en Seconde au lycée François 1^{er} à Fontainebleau (77)

D'après *Madelaine avant l'aube* de Sandrine COLLETTE



Une ode à la famille, aux femmes, une tragédie conçue comme une critique intemporelle de la condition humaine

« La terre frémit sous leur pas lourd. Ils se hâtent, de cette lenteur presque hypnotique des grands corps épuisés après une journée de labeur – interrompue bien avant l'heure, quand l'enfant est venue. » C'est par cette phrase que Sandrine Collette nous emmène dans son nouveau roman *Madelaine avant l'aube*, paru le 21 août 2024 aux éditions JC Lattès.

Dès le prologue, l'auteure nous plonge au cœur du récit à travers la voix et la perception d'un narrateur : Bran. Nous suivons alors la vie d'une famille composée de deux jumelles inséparables, toutes deux mariées malgré elles : Ambre est mariée à Léon, un ivrogne, et Aelis, mère de trois enfants, est mariée à Eugène, un travailleur acharné. Ils mènent une vie difficile, travaillant jour après jour aux champs, une vie rythmée par les saisons, la faim et le froid. Un jour, une petite fille arrive dans le village. Elle est sauvage, rebelle, courageuse et si vivante. Ambre l'adopte ; elle s'appellera Madelaine. Dans cette contrée, l'existence n'a jamais été douce, les paysans travaillent la terre jusqu'à leur dernier souffle sous l'ordre féroce des seigneurs Ambroisie qui violent les femmes et piétinent les terres. Madelaine, par sa hargne et son envie de justice, va insuffler une force nouvelle : un élan d'espoir de rébellion.

Dans ce récit, Sandrine Collette accorde une grande place à la famille tout en mettant en valeur les femmes et leur force. Un très bel hommage à l'amour sororal est rendu par la magnifique description de la relation fusionnelle qui unit les deux sœurs : « *Aelis et Ambre ont été inséparables, enfants. (...) Deux petites filles n'en faisant qu'une tant leur communion d'esprit était forte. A elles deux, elles avaient créé un monde.* » Madelaine, quant à elle, incarne le féminisme. Elle est non seulement déterminée, courageuse, rebelle et plus agile que beaucoup d'hommes, mais sa vigueur mentale et son envie de vaincre l'injustice d'une société mal fondée témoignent de la force et de la capacité des femmes à changer le monde.

En omettant volontairement de dater son récit, Sandrine Collette offre à son lecteur un roman tout à la fois intemporel et digne d'un documentaire. La vie des paysans, sous le joug d'une société féodale que l'on suppose datée du Moyen-Âge, les famines et le grand froid sont décrits d'une manière touchante, authentique et surtout très réaliste : « *Des familles entières se couchent dans les chaumières glaciales en attendant que la mort les étreigne les uns après les autres ; les parents voient s'éteindre leurs petits et ils ne peuvent rien faire, exsangues eux-mêmes et les mains vides.* » En parallèle, la critique de la condition humaine que réalise l'auteure touche à des sujets sociétaux constants, sans âge.

Par un effet de miroir, à travers la complicité de Madelaine et de Bran, Sandrine Collette amène son lecteur à se questionner sur la part animale présente en l'homme et la part humaine présente dans les animaux. Le narrateur Bran, dont l'identité est un des mystères du récit, cristallise cette interrogation. Celle-ci fait écho dans le personnage de Madelaine qui tire sa force d'une sauvagerie en elle et les réflexes animaux qu'elle conserve sont touchants car ils n'évoquent pas une violence incontrôlable mais plutôt une soif de vivre.

Madelaine avant l'aube est simplement un récit magnifique qui fait beaucoup réfléchir : son côté sombre, la tristesse et la pesanteur de certains passages suscitent des émotions fortes telles que la colère, le sentiment d'injustice à travers la pauvreté, les viols et crimes, l'impunité des classes supérieures, les morts injustes et la rudesse. Ce côté sombre est contrebalancé par la présence de personnages attachants et par la force animale et enflammée de Madelaine. L'écriture de l'auteure est agréable et accessible pour la compréhension. La fin est déchirante, tragique et spectaculaire, laissant le lecteur bouleversé par les émotions qu'il vient de vivre.

CATÉGORIE « CLASSES GONCOURT »

Le 1^{er} prix ex-aequo est attribué à :

Cécil SHUBERT,

Élève en Seconde au lycée François 1^{er} à Fontainebleau (77)

D'après *Madelaine avant l'aube* de Sandrine COLLETTE



Le noir de l'aube

Misérable vie, dans la faim et le froid,

A la vie ou à la mort, ce que les maîtres octroient.

Dans cette sombre campagne, dans les fermes, les champs, la boue,

Et dans la laideur du monde, le désespoir est partout...

La récolte de navets devient presque un bonheur,

A côté de ce monde rempli de malheurs, de noirceur.

Il en faut du courage pour affronter ces injustices, ces viols, ces crimes,

Nen déplaise à notre héroïne qui refuse de devenir victime,

Etincelle d'espoir, de révolte ultime.

Mention speciale attribuée à :

Louis RICHEZ,

Élève en Seconde au lycée François 1^{er} à Fontainebleau (77)

D'après *La vie meilleure* d'Etienne KERN



1884, 1885,
peut-être. C'est l'hiver,
c'est l'automne, on ne sait pas
trop. Dehors, cette lumière d'après la
pluie qui, à elle seule, nous est un réconfort.
La porte de la pharmacie s'ouvre. Une fem-
me. Elle sou-ffre. Elle réclame des cach-
ets, une fiole, n'importe quoi, quelque
chose qui la soulage. Émile
fait non de la tête:
pas d'ordonna- nce. Elle
insiste, elle veut du laud-
anum. Il se tait, réfléchit
un moment, lui adre-
sse enfin ce sourire désar-
mant, sincère et com-
mer- cial qu'on lui verra touj-
ours plus tard. Sa volx est douce, il
dem- ande un instant. Dans l'ar-
bou- tique, il prend de l'eau
disti- llée, du
sucre, du colorant. Sur
le flacon, il écrit des
mots sa- vants, des do- sa-
ges. Il rev- ient, tend la chose à la da-
me, attention c'est très dangereux, de- ux gou-
ttes, maximum. Le len- de- main, la femme
de re- tour, elle veut juste dire merci, le re-
mède est une merve- ille. C'est l'hi-
ver, c'est l'automne, en tout cas c'est un
grand jour. Une leçon qu'Émile méditera
jusqu'à sa mort: l'Imagination fait tout. Effet pla-
cebo, oui. Il a- compris ça. Qu'avant le remède, il
il rentre, Lucie le regarde et le besoin de croire. Quand
dans le creux de la main. Il ne tient avec douceur, la tête posée
du fauteuil à la chaise, lui prend les bras pas en place, passe
ses: la femme y a cru, elle va mieux, elle va guérir. redit les mêmes cho-
sées, fatiguée, elle connaît cet enthousiasme, cette can- Lucie le suit des yeux, amu-
nités victoires. Elle voit son père, le magicien, il est penché deur dans la volx, cet élan né des
petits ciseaux, il coupe une étamine, agace un pistil, prélève du sur ses pots, il tient un pinceau ou de
ce désir: hybrider, croiser, raviver, et plus encore, peut-être, donner un llen, court d'une fleur à l'autre, porté par
nom. Serlingats Boule d'argent et Fleur de nel-
ge, glaiéuls Nuée bleue, bégonias Triomphe de Nancy, c'est chaque ann- ée de nouvelles inventions. Elle rêve un instant.
Elle pense à ce cadeau qu'elle a reçu lorsqu'elle avait treize ans: une fleur à son nom, la clématite Lucie Lemoine. Des feuil-
os d'un vert très sombre, des pétales d'un blanc doux, presque rose. Émile b- oit un verre d'eau, il recommence, rejoue la scène, la
revit. Lucie murmure quelques mots qu'il n'entend pas. Elle a toujours la tête da- ns la main, elle se dit qu'ils se ressemblent, son père et
lui, c'est le même bonheur dans les yeux, l'enfance pas tout à fait partie, l'amour pour les mots. Le même espoir, aussi: la graine sera fleur et
les malades seront guéris. Floraison, guérison. La terre noire, la poudre blanche. C'est presque la même chose, l'amour du geste sûr, le goût
pour les mélanges, la patience. On est avant les tubes, les boîtes toutes faites, on est avant l'aspirine même: un pharmacien, c'est encore quel-
qu'un qui écrase des herbes sèches dans un pilon, quelqu'un qui pèse, compte des gouttes, colle des étiquettes. Presque un artisan. Presque un
artiste.



RÉGION BRETAGNE
RANNVRO BREIZH
REJION BERTÈGN

283 avenue du Général Patton – CS 21101 – 35 711 Rennes cedex 7
Tél. : 02 99 27 10 10 | [X twitter.com/regionbretagne](https://twitter.com/regionbretagne) | [f facebook.com/regionbretagne.bzh](https://facebook.com/regionbretagne.bzh) | [@ region.bretagne](https://instagram.com/region.bretagne)
www.bretagne.bzh
